

Conférences de M. Julliard

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 6

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

derè, et qu'on àmè tant à vairè passà dein noutron velàdzo lo delon matin, quand s'ein va ein vela, à la tenablia dâo tribunat.

L'autro delon, que devevssâi lâi allâ, l'eintrè ein arveint ein vela, âo café fédérat bairè dou déci, po sè refèrè on bocon, ka l'étâi on pou mafi et l'avâi tsaud. Assebin on iadzo dein la tsambra à bâirè, ye trait son gros gardabit et son tsapé, po s'essuvi lo front, kâ chavè.

Tandi que l'étâi quie, arrevè on espèce dè roudeu, tot dépatolliu, que vint sè chetâ decoutè, et que demandè on verro dè mame, et après que lo s'est eingozellâ, ye payè et s'ein va. Quand l'est su la porta po sailli, ye revirè la teta et sè met à derè : « Adieu, mon vilhio! adieu, mon pourro vilhio! »

Lo dzudzo, que sé crâyâi que l'étâi à li que desâi cein, lâi fâ : « Bondzo! » mà ne savâi pas porquî cè galliâ étâi tant amicat, et sè peinsâ que l'avâi binsu 'na petita torniola, kâ quand on s'amusè avoué lo bringo, on est vito dedein. N'est què quand l'eut fini sa petsoletta et que vollie sailli dè la pinta, que lo dzudzo eut lo fin mot dè l'affèrè, kâ quand l'eut remet son gardabit, et que vollie reprenè son tsapé, on tsapé dè 8 fr. 50 centimes, ne trova què cè dâo roudeu, asse coffe que 'na tapiâire; ma po lo sin, l'étâi lavi; lo roudeu l'avâi robâ, et lo dzudzo compre à quoui ellia tsaravouta desâi : « Adieu, mon pourro vilhio. »

Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.

V.

Marguerite se retourna brusquement du côté de sa mère.

— Tu le vois, dit-elle, Georgette a, ce soir, des succès incompréhensibles, et je ne comprends pas pourquoi nous continuerions à conduire dans le monde cette petite ouvrière, qui ne mérite pas les bontés que nous avons pour elle.

— Tu te trompes, ma chère enfant; mais vois donc, c'est à peine si quelques personnes la regardent en passant. Et nous ne pourrions, je le crains, rompre nos bonnes relations avec les dames Armingaud, sans être accusées d'ingratitude. Rappelle-toi ton enfance, Marguerite; Georgette et toi vous étiez inséparables alors, et il n'est pas de services que tu n'aies reçus de Georgette et de sa mère.

— Oui; mais nous les leur avons bien rendus depuis, et leur position est devenue si différente de la nôtre, que j'ai parfois une sorte de honte de me trouver auprès d'elles.

Mme Herbelin, habituée à toujours admirer sa fille et à céder à tous ses caprices, ne répondit que par un soupir à cette nouvelle boutade, et elle accueillit avec joie la bonne figure du père de Léopold qui, émergeant d'un groupe bruyant où on lui faisait fête, s'approchait d'elle avec un empressement tout amical.

— Eh bien! comment trouvez-vous mon fils, mon cher enfant prodigue? demanda le banquier en s'asseyant dans l'une des chaises abandonnées par les jeunes filles.

— Votre fils est, comme vous nous l'aviez dit, tout ce qu'il y a de plus charmant et de plus aimable, répondit la vieille dame.

— Et ne pensez-vous pas, comme moi, qu'il fera le bonheur de la femme qui voudra bien l'accepter pour son mari?

— Oh! je partage entièrement cette conviction! s'écria avec sincérité la mère de Marguerite.

M. Armistoff jeta successivement un regard sur son interlocutrice.

Cette réponse lui paraissait si catégorique et si encourageante, qu'il n'hésita pas à se pencher un peu vers Mme Herbelin, pour que ses paroles ne pussent être entendues, et il murmura à demi-voix :

— Si vous le voulez, nous en reparlerons plus tard... N'est-ce pas?

C'était une semence qui tombait dans un champ trop bien préparé pour ne pas produire aussitôt ses fruits.

Mme Herbelin y voyait, pour sa fille, un triomphe désiré qui allait détruire à jamais ses craintes et ses ennuis à propos de la pauvre Georgette, et il lui vint presque à la pensée de répondre :

— Pourquoi pas tout de suite?

Mais elle comprit qu'elle ne pouvait ainsi lancer sa dignité et celle de sa fille au vent du premier caprice venu, et elle se contenta de sourire, comme le font les femmes, quand elles ne veulent pas compromettre une position.

Cela ne voulait dire ni oui, ni non; et, sans rien promettre au banquier, lui laissait toute sa liberté d'action pour demander la main de sa fille.

Le père de Léopold et la mère de Marguerite ne s'étaient rien dit, mais ils s'étaient compris; et, dans leur esprit, ils avaient déjà échangé des promesses pour assurer le bonheur de leurs enfants.

Et pendant ce temps-là, ceux dont l'avenir se trouvait ainsi jeté comme un enjeu dans une partie dont ils ne se doutaient même pas, dansaient insouciantes en apparence, tandis que tout un monde de pensées tourbillonnaient dans la tête de Marguerite, et peut-être un peu plus encore dans celle de Léopold.

...Georgette ne reparut plus ni aux fêtes qui se succédèrent à l'hôtel du banquier, ni à celles, nombreuses et brillantes, où Léopold avait espéré la rencontrer avec Marguerite et sa mère.

Peut-être regrettait-il peu pour la jeune fille qu'elle ne se laissât pas aller à l'attrait de ce monde bruyant, où elle devait perdre parfois le calme nécessaire à la vie modeste qu'elle avait dû accepter; mais il éprouvait un vif désappointement de ne plus trouver l'occasion si désirée de connaître davantage la seule femme qui, jusqu'à ce jour, avait pu toucher son cœur et occuper sa pensée.

Ce monde, où il ne la rencontrait plus, n'était pour lui qu'un désert où manquait l'oasis qui pouvait seule apaiser sa soif de bonheur. Ses pas y étaient errants, comme s'il y marchait au hasard, sans but et sans espérances. Pourquoi donc ne chercherait-il pas à la revoir?

Mais cette idée, si simple en apparence, lui parut hérissée de difficultés de toutes sortes, aussitôt qu'il songea sérieusement à la mettre à exécution.

Il ne connaissait pas la demeure des dames Armingaud; mais, l'eût-il connue, sous quel prétexte pouvait-il se permettre de se présenter devant elles?

Il avait beau se souvenir de sa conversation avec la jeune fille, dont les moindres détails en étaient restés dans sa mémoire, comme si une partie de sa vie passée y eût été attachée, mais il ne trouvait là aucun prétexte à pouvoir se rapprocher d'elle.

(A suivre).

Conférences de M. Julliard.

Nous n'avons plus à faire l'éloge de M. Julliard, que le public lausannois a pu apprécier dans les intéressantes conférences qu'il nous a données en 1881 et 1882 et qui ont laissé de si bons souvenirs; mais nous nous empressons de rappeler celles qu'il donne actuellement sur les *Grands poètes de*

notre siècle. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le programme pour être persuadé que ce conférencier distingué, en tirera les choses les plus captivantes pour ses auditeurs. — Les séances ont lieu à 4 h. de l'après-midi, au Musée Industriel. Celle d'aujourd'hui a pour sujet attrayant *Lamartine*; celle de jeudi 15, *Alfred de Vigny* et *Auguste Barbier*; et enfin celle de samedi 17, *Alfred de Musset*. — Cartes d'abonnement et d'entrée aux librairies Payot, Tarin, Meyer et Benda.

Boutades.

Un joli mot d'enfant:

La famille est réunie autour de la table.

— Ah! dit la maman, Charles commence à devenir raisonnable. Il en est temps, du reste, car il marche sur ses onze ans.

Et moi, demande la petite Louise, qui a quatre ans, sur quoi est-ce que je marche, maman?

Le comte de R. ne voulait à son service aucune personne mariée, cependant son domestique avait transgressé ses ordres et était marié secrètement depuis quelques années. Le comte en fut instruit, mais comme il tenait beaucoup à cet homme, il feignit de l'ignorer. Un jour qu'on le

croyait à la campagne, il rentra subitement et trouva son domestique avec deux petits garçons sur ses genoux: «Quels sont ces enfants?» dit-il brusquement en fronçant le sourcil.

— Monsieur le comte, ce sont les neveux de mon frère.

Le comte ne put retenir un sourire à cette adroite et prompt réponse; mais, reprenant son sérieux: «A la bonne heure!» dit-il.

Un avocat plaidait, devant la cour de Paris, un procès de vin; il établit, les analyses en main, la bonté de sa cause, et s'écrie dans un mouvement lyrique:

— Enfin, mon vin est le fils légitime de la vigne.

Alors, le président:

Il vaudrait mieux pour lui qu'il en fût l'enfant naturel.

Bravo, monsieur le président.

THÉÂTRE. — Demain, 11 février:

Le pauvre idiot,

drame historique en 5 actes.

Il est de la police,

vaudeville en 1 acte.

Rideau à 7 ³/₄ heures.

Andante.

LE CRÉDO RÉPUBLICAIN

1. Si vous vou-lez sa-voir le fond de ma croy-an-ce, En quelques mots bien courts, i-ci je le di-
rai; Je vais bien fran-che-ment mon-trer ce que je pen-se, Et c'est du fond du cœur que je
vous ré-pon-drai. Je veux que le gé-nie ait le scep-tre du mon-de, Je veux que le tra-vail, cet-te
mè-re fé-con-de, E-lè-ve ses en-fants pour un meil-leur des-tin. Je veux de l'é-qui-té re-dres-
ser la ba-lan-ce, Je veux que l'op-pres-seur soit ré-duit au si-len-ce; Voi-là pour-quoi je
suis, je suis ré-pu-bli-cain, Voi-là pour-quoi je suis, je suis ré-pu-bli-cain.

2

Poussière du passé, débris d'un autre monde,
Que les flots de l'oubli vous chassent de nos yeux.
Du crime et de l'erreur, brisant la nuit profonde,
Le soleil du progrès s'est levé radieux.
Je veux que le génie, etc.

4

Si Dieu, du haut des cieux, touché par nos misères,
Daignait à notre amour donner encor sa loi,
Ce Dieu des opprimés, ce Dieu des prolétaires,
Amis, soyez-en sûrs, vous dirait comme moi:
Je veux que le génie, etc.

3

Le faible, trop souvent, succombant à sa peine,
N'entendait que ce cri: Malheur sur les vaincus!
Il est temps que le fort sur son cœur le soutienne;
Mais pour qu'à tout jamais le mal ne règne plus:
Je veux que le génie, etc.